

Filmer l'ONU

Par Madame le Professeur émérite Françoise THIBAUT

Le sujet central de **Quai d'Orsay** de Bertrand Tavernier (2013) est le discours que le Ministre français des affaires étrangères doit prononcer à l'Assemblée générale des Nations Unies lors de l'ouverture de la session de septembre. En fait, il fera deux déclarations : celle préparée et retoquée des dizaines de fois par Raphael Personnaz (alias Vlamincq) jeune énarque un peu ahuri chargé du « langage » par le tumultueux ministre ; et celle devant le Conseil de Sécurité lors d'une énième crise au Moyen Orient, en s'opposant à l'intervention armée dans ce conflit.

Au delà de l'irrésistible humour, de l'indulgente ironie de ce film éblouissant d'énergie et de justesse, cet ultime opus de Tavernier est, en pointillé, une étude des mœurs diplomatiques, notamment auprès du « Machin » newyorkais. Démarche probablement unique dans le cinéma dit grand public.

Le cinématographe traite peu de l'ONU, du moins en tant qu'institution ou à propos de son travail réel. Le building de la pointe de Manhattan sert essentiellement de décor, de fond visuel à une action qui, directement, n'a rien à voir avec l'ONU et n'aborde ni son rôle ni ses missions. Le fameux « maintien de la paix », âme de son existence, est peu évoqué, sauf dans le film de Tavernier.

Décor chic : des quatre bâtiments confiés à Le Corbusier et Oscar Niemeyer, édifiés entre 1947 et 1952, le plus célèbre et le plus cinématographié est la tour de 39 étages le long de l'East River, avec son esplanade aux drapeaux de tous les États membres.

Les premières apparitions de l'ONU dans un film long métrage sont plutôt fantomatiques : un « fond d'image. En 1959 le **Scarface** de Brian de Palma, remake avoué de celui de Howard Hawks (1931), sombre, violent, avec Al Pacino en truand peu recommandable, montre une âpre discussion entre les protagonistes d'une affaire mafieuse d'origine cubaine, devant les fameux drapeaux emblématiques de l'Organisation internationale. Sans doute pour rappeler au spectateur inculte l'importance du contexte international de l'affaire. Le film (noir et blanc) qui a mal vieilli, conservateur et moralisateur, contenait une scène de torture si horrible qu'elle fut coupée par la censure, avant la sortie en salles. Toutefois de Niro – en Tony Montana – y reproduit assez bien la mentalité des capos newyorkais de l'époque.

Jean-Pierre Melville, avec son bricolage habituel, car il n'a pas encore de carte professionnelle, campe, en hommage à John Huston, et en 84 minutes, **Deux Hommes dans Manhattan**¹, dans lequel, à propos de la mystérieuse disparition d'un diplomate en représentation à l'ONU, deux français, un journaliste et un photographe, enquêtent en marge de la police, espérant en tirer un article à sensation. Mais les autorités veillent :

¹ Tourné en 58, diffusé en 59,

article et photos finissent à l'égout. Melville lui-même – par économie – campe le rôle principal. C'est un film très sombre qui montre (maladroitement) l'illusion que procure un organisme comme l'ONU, qui n'est encore qu'une toile de fond assez floue.

Heureusement, cette même année 59, le nouvel opus d'Alfred Hitchcock **La Mort aux Trousses** (*North by Northwest*) explose sur les écrans. C'est sans doute, encore aujourd'hui, le film le plus connu qui a fort bien vieilli grâce à un Cary Grant en grande forme. Pour la première fois, l'ONU y est « actrice », bien que modestement. L'intrigue est très rythmée, mouvementée, souvent invraisemblable mais emporte le spectateur ravi dans une cavalcade excentrique

Le publiciste Roger Thornhill (Cary Grant) est kidnappé par erreur par les vilains communistes installés à New York ; ils y ont de bonnes relations puisqu'ils squattent la propriété d'un représentant américain à l'ONU. Le chef de la bande est un James Mason plus inquiétant que jamais. Grant, et son envahissante mais indispensable maman, arrive avec beaucoup d'humour à déjouer la sournoise machination, tout en tirant d'affaire la sublime Eva Marie Saint, agent « infiltré » au sein des voyous.

C'est souvent très drôle : trois scènes majeures dont tout le monde se souvient : L'assassinat du diplomate dans le Hall d'attente de l'ONU, la tentative d'assassinat par l'avion (un effet spécial sensationnel pour l'époque que Hitchcock raconte dans un documentaire) et l'escalade du Mont Rushmore. On a appris à mi-parcours que le personnage pour lequel Thornhill a été pris n'existe pas, est un leurre destiné à piéger les vilains Soviétiques. Bref, le contexte de Guerre Froide est bien le fond de l'intrigue, mais sur le mode léger.

Hitchcock n'a pas été autorisé à filmer à l'ONU ; la scène est donc entièrement reconstituée avant et après la scène de l'assassinat au couteau grâce à des plans extérieurs sur la tour principale, le square devant l'entrée et un plan aérien qui est en fait une maquette.

L'allusion politique est à peine esquissée, mais on a tout de même l'impression qu'un simple visiteur peut entrer à l'ONU comme dans un moulin et être accueilli par de charmantes hôtesse très confiantes dans l'invulnérabilité des lieux...Ce qui 70 ans plus tard n'est plus du tout le cas...

Ensuite pendant quelques années, il n'y aura que de timides allusions : Disney dans **Bernard et Bianca**, dessin animé animalier, situe le siège d'une Fondation d'aide aux animaux newyorkais en difficulté, créée par Bianca, dans les sous-sols de l'ONU : symbole un peu lourd du grand cœur nord-américain. On y voit des chats, des souris, des chiens avec des problèmes très humains. La Fondation est un échec et les humains affairés dans la Tour ne peuvent rien...

La protagoniste principale du film **Wonder Woman** est envisagée un moment comme « ambassadrice spéciale » des Nations Unies mais cette idée est vite abandonnée comme l'est aussi celle de faire de James Bond-Daniel Craig (épisode d'avril 2015) une sorte d'ambassadeur de l'ONU pour « mission très spéciale ».

Bref, durant cette période l'ONU n'a pas la cote. Il faut attendre 1989 et **US Marshals** de Stuart Baird (Warner), qui, après le succès du **Fugitif** avec Harrison Ford, récidive avec une chasse à l'homme menée par Tommy Lee Jones et son équipe. Cette fois le héros est Wesley Snipes, et le sale type Robert Downey Jr. (un excellent vrai pourri). L'accident d'avion est sensationnel.

L'histoire est complexe, parfois confuse : Un double assassinat a lieu dans les parkings de l'ONU. Mark Sheridan (Wesley Snipes) est accusé. Mais on apprend assez vite que c'est un ancien de la CIA et des Forces spéciales qu'il est commode d'incriminer car il a compris une combine inavouable. Il arrive à échapper aux autorités à la faveur du fameux crash de l'avion qui le changeait de pénitencier. Il veut retrouver celui qui l'a piégé. Donc la double chasse commence : la sienne et celle des flics.

Les effets spéciaux et les nouveaux outils technologiques (le stylo truqué dans le plancher de l'avion!!!, les vidéos) sont un peu surabondants. Si le début est bien, la fin est trop longue. De l'ONU, on visite surtout les parkings, les escaliers où ont eu lieu les crimes, des bureaux sensés situés dans la tour. Sheridan a l'idée lumineuse de louer un appartement juste en face une des sorties de parkings (invraisemblable) ; il repère ainsi un des protagonistes, un vilain chinois. On découvre à la fin qu'un des chefs de la représentation américaine à l'ONU vend des renseignements ultra sensibles aux Chinois. La fusillade dans le cimetière est un vrai tir de foire. Enfin, bref, le monde a changé et Sheridan est lavé de tout soupçon. Sa fiancée vient le chercher à la sortie du tribunal : elle est pâlotte et sa robe est moche. On ressort de là un peu épuisé, conscient que l'ONU est un nid de voyous et de pseudo diplomates vraiment peu fiables.

Vint en 2005 **L'interprète** de Sydney Pollack. C'est loin d'être son meilleur cru. L'histoire est inutilement complexe, le début en est fort lent, la fin bâclée. Entre les deux, Nicole Kidman veut absolument continuer à avoir 25 ans², écarquille les yeux à la moindre péripétie (c'est son truc, écarquiller les yeux dans tous ses films, un jour les globes oculaires vont tomber dans sa tasse de café). Le flic de service est Sean Penn, vraiment peu avenant, englué dans ses problèmes personnels. On pense tout de suite à l'irrésistible flic polonais de **L'année du Dragon** de Cimino, la classe de Mickey Rourke en moins. Bref, tout cela est ennuyeux.

Tandis que plusieurs pays d'Afrique sont ravagés par guerres locales et massacres, l'ONU débat. Madame Kidman, sud-africaine maniant des dialectes locaux assez rares en interprétant les débats, surprend par hasard une conversation entre représentants africains où il est question d'assassiner un chef d'État. Elle prévient le service de police US chargé de la sécurité à l'ONU, qui ne la croit pas vraiment vu ses origines et son passé activiste. Bref, tout cela s'embrouille et la met en danger. Le flic se prend les pieds dans les franges du tapis, mais la fin s'arrange comme dans Blanche Neige (toujours les yeux écarquillés) avec l'ébauche d'une idylle un peu nunuche. Le film a été accusé d'être une attaque déguisée contre le Zimbabwe.

²En 2005, née australienne en 1967, Nicole Kidman a 58 ans. Du grand Sydney Pollack réalisateur connu du public depuis 1966 avec *Propriété interdite*, on a - entre autres - *On achève bien les chevaux* (69), *Jeremiah Johnson* (72), *Les 3 jours du Condor* (75), *Out of Africa* (85)

La nouveauté du film est son tournage autorisé dans les locaux mêmes de l'ONU pour la première fois de son histoire grâce au sous-secrétaire à la communication, Shashi Tharoor. Privilège exorbitant, devenu impossible désormais : on y voit de nombreux plans des cabines des traducteurs dans les enceintes de débats, le grand hall à plusieurs reprises, des salles de réunions avec vue sur l'East River. Le personnel de l'ONU s'est beaucoup amusé, avec bonne volonté, à figurer les silhouettes, notamment dans les vues panoramiques des halls d'accueil.

Finalement la résolution du problème révèle une sale combine entre quelques seconds couteaux africains et (une fois de plus) quelques traitres des bureaux américains de l'ONU. C'est du Pollack habituel : un innocent pris dans les filets d'un bas complot US risquant de démolir une paix précaire, assorti de l'esquisse d'une love story inachevée. Exténué en sortant du ciné, on a la nostalgie des **Trois Jours du Condor**, de sa subtilité et de son rythme, avec un Redford éblouissant sur son Solex et Faye Dunaway tellement sexy dans sa parka.

Que retenir de ce petit inventaire presque uniquement nord américain ?

- Au travers de quelques plans assez vite effacés, le dialogue propose parfois une critique indirecte du système sociopolitique, ou bien – c'est le plus visible – une affaire peu honorable au sein de la Représentation nord-américaine : des voyous infiltrés, appartenant au staff US, nourrissent selon les époques des informateurs soviétiques, asiatiques ou africains.

- Le siège de l'ONU n'est qu'un décor : jamais le véritable travail de « maintien de la paix » n'est abordé. On passe beaucoup de temps dans les sous-sols et les parkings (sensés être de l'ONU), ce qui n'est pas encourageant pour la politique internationale.

- L'objet politique véritable, l'Assemblée générale, le Conseil de Sécurité et les nombreuses annexes ne sont jamais abordés : il semble qu'il y ait une sorte de « crainte » à toucher à l'Institution sacrée.

Par ailleurs le monde du cinéma (nord-américain) connaît très peu les arcanes diplomatiques et ne se risque que très rarement à les aborder de manière frontale, même s'il recourt parfois à des scénaristes ou écrivains compétents. Les films narrent toujours une histoire parallèle à l'activité onusienne qui s'y déroule secrètement sans que l'Institution s'en rende compte, trop occupée par son propre domaine ; mais cela risque de mettre brièvement sa crédibilité en péril.

Finalement, il faut attendre le **Quai d'Orsay**, film français de Bertrand Tavernier en 2013 pour que soit brossé – de l'intérieur – le travail diplomatique. Sans doute parce que les Français sont un peuple très « politique », roué et rusé dans les méandres de la pratique internationale. Encore aujourd'hui, bien qu'ils soient devenus des « États

Moyens » la France et la Grande Bretagne restent les deux écoles de l'apprentissage de la Diplomatie internationale³.

Au delà des fous rires provoqués par notre turbulent ministre des Affaires étrangères (Thierry Lhermitte déchaîné), les portes qui claquent, les papiers qui volent, les citations d'Héraclite, les anchois espagnols, le chat Pol Pot, les réunions bidons, les aphorismes genre « muscle-tendon-nerf » ou bien « responsabilité- unité- efficacité », le manque de place, de bureaux, de moyens, de l'empilage des services et sous directions, (notre habituel mille feuilles en tous domaines) il y a une analyse fine de la mécanique qui permet « d'exister » à l'international dans une cacophonie devenue presque impossible à maîtriser tout à fait.

Le dialogue émane en grande partie de la BD d'Abel Lanzac et de Christophe Blain, fins observateurs et connaisseurs du Quai, ses travers et ses qualités. La subtile restitution de Tavernier et son équipe donne cette légèreté apparente et constante, contrebalancée par la calme compétence et l'indulgente ironie d'un Niels Arestrup au sommet de son art. L'ultime voyage au siège new yorkais est un parcours pénible mais le discours du ministre français, pacifiste, habilement nourri d'histoire européenne et d'humanisme, fera date. Le court exposé du film reprend en partie le véritable discours du 14 février 2003, prononcé par le Ministre français, farouchement opposé à l'intervention armée dans le nouveau conflit au Moyen Orient. Il reprend les trois points avancés dans la réalité : la responsabilité des États sur le long terme, le respect des populations impuissantes et le devoir de vigilance des gouvernements.

* *

Il est généralement ignoré que l'ONU est elle-même productrice et réalisatrice de nombreux films de tous formats, et de produits visuels et sonores très variés.

- L'ONU se filme elle-même, filme et enregistre ses activités et celles de ses Organisations annexes. Elle a ainsi un fond d'archives énorme, une sorte d'INA onusien (d'ailleurs accessible sous conditions) où l'on trouve, depuis ses débuts les discours de tous les chefs d'États qui se sont succédés à la tribune, les interventions les plus intéressantes, les incidents de séance et mille modèles de « comportements » adéquats ou non. Telle est la riche mémoire de l'ONU.

- L'ONU encourage et finance des productions, des cinéastes et scénaristes, des techniciens du son et de l'image dans des domaines d'une grande diversité. D'importants réseaux sont à la disposition de son information et de l'illustration de ses actions. Elle a ses propres journalistes sur les zones de conflits. Elle crée ainsi des banques de données dans les domaines politiques, culturels, économiques, sociaux, soit par elle-même soit à l'initiative de ses Organisations spécialisées : FAO, OMS, UNESCO, CIJ, etc...Le souci de « justesse » de l'information et de qualité esthétique sont constants. Ainsi elle participe à la diffusion, dans les médias du monde entier, d'une meilleure connaissance de la vie de notre planète.

³ C'est pourquoi il est « hérétique » et surtout une monumentale erreur de vouloir supprimer « le Corps diplomatique », comme l'a si joliment écrit le professeur et académicien Pierre Delvolvé dans sa chronique « la chute des Corps ».

- L'ONU participe également au financement de structures privées de production cinématographique et télévisuelle dont les activités entrent dans le champ de ses propres préoccupations. Par exemple l'UNESCO a développé le « roman » de tous les lieux, monuments, objets et manifestations inscrits au fameux « patrimoine mondial ». Ces films innombrables constituent des documentaires diffusés sur les écrans les plus divers dans le monde entier.